



JÉRÔME
LAFARGUE
UN SOUFFLE SAUVAGE



DANS LA MÊME COLLECTION

Depuis qu'elle est morte elle va beaucoup mieux, Franz Bartelt

Sous-titres, Anton Corbijn

Il me faut te dire, Arlette Farge

Bon qu'à ça, Jiří Kylián

Ce que la vie signifie pour moi, Jack London

Une histoire de tempête, Hubert Mingarelli

Tendres rumeurs, Dominique Sigaud

© Les Éditions du Sonneur, 2017

Collection dirigée par Martine Laval

ISBN : 978-2-37385-062-8

ISSN : 2495-2680

Dépôt légal : mai 2017

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

JÉRÔME
LAFARGUE
UN SOUFFLE SAUVAGE

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

À ma mère, Pauline.

*« Personne ne connaît la vallée du silence
ni les vertes seguias qui irriguent notre âme. »*

JULIO LLAMAZARES, *LA LENTEUR DES BŒUFS*

Les feuilles du pommier et du bouleau se sont de nouveau épousées avec le retour du printemps. Dans l'entrelacs de leurs branches, une trouée laisse apparaître un fragment de la colline d'en face, couronnée par une assemblée de bottes de foin fraîchement coupé. Collées les unes aux autres, elles tiennent un conciliabule silencieux sur la prairie dont l'herbe repousse déjà avec vigueur. Tout est vert et humide ici, il y pleut en abondance, parfois sans discontinuer, cela en devient lassant. Quelques secondes suffisent cependant pour me transporter dans un autre lieu, pas si éloigné. Si différent. Un chemin.

Ce chemin mène à un site où, voilà un peu plus de trente ans, des brisures de mon âme ont essayé de suivre un vent inconnu.

Mes larmes forment désormais un lac plutôt qu'une cascade, se tenant au lointain des yeux, dans un ailleurs protégé des ouragans.

Sur ce chemin, tôt dans mon existence, j'ai fait une belle moisson de solitude, de celle qui endure, apprend la distance aux autres sans les repousser. Oui, une belle moisson, suffisante pour qu'elle me tienne chaud jusqu'à la fin. Il m'est arrivé de la négliger de temps à autre, et j'ai pu lambiner avant de me souvenir de l'endroit où je l'avais abritée, préférant batailler avec ces sensations diffuses et violentes de perte, d'abandon, de vide, comme s'il me fallait avancer dans le brouillard à la poursuite d'ombres m'arrachant des frissons d'un autre âge. Depuis que je l'ai débusquée et dépoussiérée pour de bon, je sais à peu près ce qu'aimer et être aimé veut dire. Vivre avec soi-même n'est pas la pire des choses si l'on est entouré par des personnes qui ne suscitent ni dépendance ni rancœur, si les abîmes forés dans la tête et le ventre par une machine à la sournoiserie et l'imprévisibilité confondantes restent séparés par cette zone franche qui se soulève et bat encore avec force, là, tout à gauche de la poitrine.

C'est un chemin ossifié par les strates d'aiguilles de pin, de morceaux d'écorce, de branchages, de pignes en

décomposition, de terre meuble, de sable aussi. Sable gris, riche en humus, qui affleure par endroits, pour mieux rappeler qu'il est ici le maître des souterrains.

Sur les abords immédiats, des genêts, des arbousiers, des ajoncs, quelques fougères, ombrés par les pins et les chênes qui se partagent l'espace et cachent le ciel de loin en loin, lorsque leurs frondaisons se rejoignent. Il arrive que les branches d'un jeune chêne s'invitent sur le passage. Il faut alors se baisser.

Certaines saisons, le sol est dénudé par sections, les fines racines enlacées de jeunes pins à nu, mâchouillées par les sangliers fauteurs de troubles qui, non contents d'avoir saccagé le chemin, ont creusé de véritables tranchées dans le sous-bois pour trouver de quoi se nourrir. La terre est retournée, amas de sable et de mottes de mousse venant se tourmenter en compagnie de bois mort en quantité, simples brindilles ou rameaux autrefois costauds, à présent rongés par les insectes, l'humidité.

En été, le bruit des premières cigales tempère ces cataclysmes domestiques. On scrute alors le mélampyre, plante presque invisible et si précieuse : ses feuilles deviennent violettes sous l'emprise de la sécheresse.

Belle couleur, annonciatrice d'inquiétude.

Il file tout droit ce chemin, sur quatre bonnes centaines de mètres planes avant de grimper par paliers sur trois cents mètres supplémentaires : pente douce puis franche, dont la montée n'est pas si aisée sur les dernières encablures, surtout que le sable s'essaie à prendre le pouvoir. On s'enfonce un peu, la prise pour le pas ne se livre pas d'elle-même.

De temps à autre, le fuchsia des bruyères cendrées et des callunes, le violet des scabieuses, le jaune des hélianthèmes distraient le regard. Des écureuils traversent la piste à toute allure, grim pant en spirale autour des troncs, sautant d'un arbre à l'autre dans une joyeuse poursuite. Avec un peu de chance on entendra un pic-vert, qui agrémentera la sonate des corneilles, dont les croassements sporadiques résonnent avec force, comme si rien ne pouvait les assourdir. Les nombreuses variétés de mésanges qui égailent le massif ne paraissent pas s'en soucier. Les apercevoir demande attention et patience. Huppées, bleues, à longue queue, charbonnières, elles seront toutes là plus tard, lorsque les feuillus deviendront plus abondants, annonçant un sous-bois proluxe en insect-

tes. Même si pinsons, rouges-gorges, rouges-queues leur disputent cette pitance, il y aura des coléoptères et des chrysalides pour tout le monde.

Au sommet de cette pente, à la perpendiculaire, un pare-feu, grand sillon rectiligne de cinq mètres de largeur, plongeant et remontant au gré des déclivités.

Là, je me retourne toujours.

Quand les pins ont atteint leur taille définitive, l'altitude est suffisante pour apercevoir au loin l'océan qui passe sous leurs houppiers, étendue bleu gris qui se déploie avec langueur le long de la ligne verte tracée par la forêt. Quand ils sont encore jeunes en revanche, ils masquent tout : on devine l'Atlantique, que l'on sait là sans le voir, et on ne distingue plus les habitations. Comme si elles avaient été rayées de la carte. Et sans doute cela arrivera-t-il un jour pour de bon.

Il n'y a que l'eau et les arbres, et partout autour de soi, cette immense pinède qui virevolte le long de collines dunaires, abritant de minuscules étangs, des chênaies, des aulnaies pour qui sait se perdre et accepter l'embuscade de vénérables dont le tronc s'est raviné, torsadé sous le feu des âges.

BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

L'Ami Butler, Quidam, 2007

Les Venues, L'Atelier in8, 2007

Dans les ombres sylvestres, Quidam, 2009

L'Effacement des potences, Wigwam, 2009

L'Année de l'hippocampe, Quidam, 2011

Nage entre deux eaux, L'Atelier in8, 2011

En territoire Auriaba, Quidam, 2015

Au centuple, Éditions de l'Attente, 2017

Voici l'histoire d'un jeune homme et d'une forêt. Ou bien, voici l'histoire d'un jeune homme et de son père. À moins que ce ne soit l'histoire d'un jeune homme avec lui-même, avec des envies de se libérer, des désirs de s'inventer. Dans *Un souffle sauvage*, Jérôme Lafargue, lui si à l'aise avec l'imaginaire, ose pour la première fois se mettre en scène. Il fait le choix du récit, de l'authenticité. Il nous emmène sur un chemin des Landes, entre forêt et océan, silence et rugissement. Ici, parmi les arbres, ses presque frères, il arpente son histoire, remonte le temps, cherche les racines, et prend son envol. Il nous invite à arpenter son paysage littéraire, ses lectures et son travail d'écriture qui sans cesse palpitent en écho, et font de lui un écrivain, un homme qui regarde le monde et écrit des histoires.

Jérôme Lafargue est né en 1968 dans les Landes où il vit. Depuis une dizaine d'années, il publie des romans, des nouvelles, des poèmes.

LA COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Ce que la vie signifie pour moi est l'un des titres emblématiques de l'œuvre de Jack London. C'est désormais aussi une collection, dirigée par Martine Laval, où s'expriment ceux qui pensent notre temps, le rêvent, l'écrivent, lui donnent vie : écrivains, philosophes, scientifiques, peintres, musiciens...



ISBN : 978-2-37385-062-8

9 euros